

MANU CAUSSE

# Oublier mon père



DENOËL





Oublier mon père

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS DENOËL

*La 2 CV verte*, 2016

Manu Causse

# Oublier mon père

roman

**DENOËL**

© Éditions Denoël, 2018

*Couverture : Constance Clavel.  
Photo © Superstock/Rue des Archives.*

*À Jean Causse, l'homme si juste,  
mon deuxième père*





*Dramsvik*

## Le soleil de minuit

*24 mai 2017*

Ingmar est passé ce matin. Pour une fois, il ne s'est pas contenté d'un signe ou d'un sourire. Il m'a montré l'estuaire en répétant un mot qui ressemblait à « magreul ». J'ai fini par saisir qu'il parlait de poissons. Apparemment, c'est la saison où ils remontent l'estuaire. Par gestes, il m'a fait comprendre qu'il partait pêcher aujourd'hui et qu'il me proposait de l'accompagner. J'ai hoché la tête avec un certain enthousiasme. Hier matin, je l'ai vu partir à bord de sa barque et j'ai eu envie de lui demander de m'emmener.

Ensuite, il a exhibé sa montre plusieurs fois en pointant une heure précise, mais je n'ai pas distingué laquelle — il a les doigts si épais que son index recouvre presque entièrement le cadran. J'aurais dû lui montrer que je ne comprenais pas, mais je n'ai pas osé. Sa présence chaque matin me met un peu mal à l'aise.

De toute façon, l'heure n'a aucune importance. Je l'attendrai, voilà tout. Je n'ai quasiment rien d'autre à faire, à

part classer les photos, me promener autour de la grange et, si le cœur m'en dit, une petite sieste.

J'ai rarement aussi bien dormi qu'ici, dans la grange aménagée que me prête Johanna. Il n'y a pas de volets aux fenêtres, juste deux paires de rideaux. Les premiers sont transparents, ils servent seulement à protéger l'intimité. Les autres sont noirs et épais. Pour autant, ils ne masquent pas entièrement le jour. Cette nuit, j'ai ouvert les yeux, et la luminosité m'a surpris. Je me suis levé, j'ai écarté un coin de tenture opaque. Le ciel était clair. Je distinguais les arbres, la maison en bois d'Ingmar, les champs entre les collines et, au fond, la mer et les bateaux amarrés au ponton. J'ai vérifié l'heure sur le radioréveil tant cette clarté me surprenait. 03h07, c'était bien ça. Les mots « soleil de minuit » me sont venus à l'esprit. Il n'y avait pas de soleil, mais on y voyait comme en plein jour — comme juste avant l'aube ou pendant certains crépuscules d'été. La lumière me semblait presque irréelle.

Je me suis recouché sur le canapé-lit et, malgré la minceur du matelas et les ressorts qui me rentraient dans les côtes, j'ai dormi d'une traite jusqu'à neuf heures. Au réveil, je suis resté longtemps dans une sorte d'état de grâce, détendu, le souffle apaisé, les pensées rares et éparées.

Pour une fois, je ne regrettais pas d'être en vie.

Puis, peu à peu, une certaine inquiétude s'est emparée de moi. Je me suis mis à m'agiter sur le canapé-lit. Je m'en voulais un peu d'avoir perdu ce calme tellement inhabituel chez moi. Je me suis levé de moins bonne humeur.

Un peu plus tard, j'ai mangé du pain de mie sous vide

tartiné d'un intrigant fromage en tube trouvé au supermarché de Ljungskile. J'ai fait chauffer de l'eau dans la bouilloire pour préparer un café en poudre que j'ai bu devant la fenêtre. C'est ainsi que j'ai vu Ingmar approcher. Je l'ai entendu grimper l'escalier extérieur, et il a frappé à la porte. Je lui ai ouvert, la tasse à la main.

— *Instant café!* a-t-il lancé avec une mimique à la fois réprobatrice et amusée. Bah!

— *You want some?*

— *Nej, tack. Bad café!*

C'est devenu une plaisanterie rituelle entre nous. À mon arrivée ici, il m'a proposé de venir petit-déjeuner chez lui. J'ai accepté. Depuis, il a réitéré son invitation plusieurs fois, mais je refuse. Au fond, je ne sais pas pourquoi. Je n'aurais qu'une centaine de mètres à franchir, et l'assortiment de fromages frais, d'œufs et de céréales qu'il m'a préparé le premier jour était délicieux. Sans parler de son café dont l'arôme parfume la cuisine. Pourtant, je préfère rester ici — chez moi, pour ainsi dire —, à boire ce breuvage insipide avant de commencer ma journée.

La prochaine fois que j'irai faire des courses, j'achèterai peut-être des céréales, des fruits ou du yaourt pour changer de mon en-cas au goût de plastique. Mais j'ai débranché le mini-réfrigérateur sous la plaque électrique, parce qu'il chauffait et qu'il faisait du bruit, et il m'est impossible de garder des aliments au frais. J'ai peur qu'ils passent, pourrissent ou se mettent à sentir. Le pain sous vide, au moins, ne moisit pas. Ça me rassure. Et tant pis si ces sandwiches

au fromage industriel constituent ma seule nourriture depuis cinq jours.

Bientôt, il va me falloir prendre des décisions — acheter des pâtes ou de la viande, peut-être un frigo ; louer un appartement ou une petite maison jusqu'à mon départ pour la France. Au fond, je ne sais même pas si je veux y retourner. Je pourrais peut-être m'installer ici définitivement. Plus rien ne me rappelle là-bas.

Rien ne me retient ici non plus.

Je refuse d'y penser. J'évite soigneusement de réfléchir à l'avenir ; et lorsque les questions et les doutes m'assaillent, je vais me promener, je dors ou je descends au bureau. Parfois, je me demande si c'est de l'inconscience, de la lâcheté ou une forme de sagesse, mais une chose est sûre : je me sens ici étrangement à ma place — comme si, dans cette partie de la Suède qui fait face à l'île d'Orust, au premier étage d'une grange transformée en studio-atelier, j'avais trouvé, complètement par hasard, un détachement enivrant.

J'ai donc accepté l'invitation à la partie de pêche (si c'est bien de ça qu'il s'agit) et refusé une nouvelle fois de troquer mon café soluble contre un solide petit déjeuner suédois. Un silence s'est installé entre Ingmar et moi. Il est resté quelques secondes sur la terrasse à me fixer de son regard bleu pâle, l'expression un peu triste, comme s'il regrettait de ne pouvoir discuter davantage ; mais il avait épuisé ses ressources en anglais et je ne comprends pas le suédois. Alors, il a tourné les talons et redescendu l'escalier. J'ai refermé la porte et je suis allé terminer ma tasse de café debout devant la baie vitrée. Je l'ai vu rentrer chez lui sans se retourner.

Un peu plus tard, j'ai entendu sa voiture démarrer. J'étais seul. J'ai nettoyé la tasse de café dans l'évier de la kitchenette et je l'ai mise à sécher près de la plaque électrique. J'ai pris une douche, enfilé des vêtements propres.

Vers dix heures trente, je sors. En bas de l'escalier, j'ouvre le portail de la grange. La partie gauche a été transformée en garage, qui sert surtout de débarras où Ingmar entrepose des planches, des câbles et des pièces métalliques dont j'ignore l'usage exact. À droite, il y a l'atelier photo : chambre noire, zone de tirage, point d'eau, cuve JOBO, plus un cabinet de toilette. En face, il y a le bureau aveugle où, depuis mon arrivée, je m'installe chaque jour pendant plusieurs heures. Des milliers, peut-être des dizaines de milliers de tirages et de négatifs y sont entreposés.

Je ne sais pas pourquoi au juste j'ai entrepris de les trier. La plupart n'ont que peu d'intérêt — toujours les mêmes thématiques, les mêmes lieux, presque les mêmes visages quand il y en a. Je ne m'arrête qu'une seconde sur chaque cliché avant de le reposer avec les autres, rouleau par rouleau, boîte par boîte, année par année.

De temps à autre, toutefois, une image m'arrête, me retient sans que je sache pourquoi. Je la scrute comme pour tenter d'y deviner quelque chose. J'ignore quoi. Apparemment, elles n'ont pas de point commun — aucun élément particulier, aucun sujet, aucun cadrage qui me permette de comprendre ce qui m'attire dans ces photos. C'est juste une sensation, une sorte d'agitation soudaine, qui me fait les considérer d'un autre œil. La plupart du temps, ça ne dure pas ; je les repose avec les autres et je continue mon tri.

Mais certaines fois, l'impression demeure. Ces clichés-là, je les mets à part, dans une chemise vert clair.

Depuis cinq jours que je suis ici, j'ai dû y ranger une vingtaine de tirages. Ce n'est qu'une estimation : j'ouvre juste la chemise vert clair pour y glisser la photo qui m'interpelle. Le reste du temps, la chemise demeure fermée à l'autre bout du bureau. Parfois, je jette un coup d'œil dans sa direction en me demandant à quoi elle peut servir, et si j'aurai le courage d'y regarder à nouveau.

Quant aux autres tirages, je me contente de vérifier qu'ils sont bien classés avec les pochettes de négatifs qui leur correspondent. C'est une tâche simple. Dans le bureau, toutes les photographies sont rangées dans des boîtes rectangulaires et plates. Chaque boîte contient plusieurs séries de négatifs rangées dans des pochettes en papiers de soie. À chaque série correspond une planche-contact où figurent en miniature toutes les poses, ainsi qu'un certain nombre de tirages papier de celles-ci. À de très rares exceptions près, il n'y a pas d'erreur. Au fond, j'ai beau me dire que je trie ces photos, je ne fais que vérifier un ordre qui, de toute évidence, est pratiquement parfait.

Il y a plusieurs centaines de boîtes empilées sur les étagères de bois massif. Celles-ci occupent entièrement deux des murs de la pièce, sur huit niveaux du sol au plafond. Sur les boîtes les plus anciennes est inscrite la date 1984 ; j'estime qu'il y a entre vingt et quarante boîtes par année, jusqu'en 2017. Trente-trois ans de photos.

Je n'ai pas la moindre idée du temps qu'il me faudra pour ouvrir et vérifier toutes les boîtes. Surtout, j'ignore

ce que je ferai quand j'aurai terminé. Je me dis parfois que j'effectuerai une sélection, et peut-être des retirages avec le matériel qui reste dans le labo. À d'autres moments, je me demande si je ne devrais pas numériser les négatifs, ou bien demander à Johanna où jeter tout ça. En France, les sociétés spécialisées dans le recyclage des photos argentiques ne se déplacent qu'à partir de plusieurs tonnes de déchets, mais il est possible que les Suédois fonctionnent autrement.

C'est peut-être la vingtième ou la trentième boîte que j'ouvre depuis ce matin; soudain, ma main se fige au-dessus d'un tirage. Au format A4, il représente un skieur de fond en plein effort. À cause de la réverbération de la neige et d'une sensibilité assez haute de la pellicule, le cliché est presque surexposé, avec un très léger flou de vitesse qui déforme le visage du skieur.

J'ai l'impression qu'il ressemble à mon père. Cela dit, tous les skieurs de fond ressemblent à mon père, vu que je n'ai presque pas de souvenirs de lui.

Je ne revois que son corps la tête coupée.

Un pas crisse sur le gravier et j'entends frapper à la porte du garage.

— Alex?

C'est Ingmar. Je repose le tirage dans la boîte et lisse le papier de soie avant de la refermer. Puis je sors le rejoindre dans la lumière aveuglante.

*Saint-Geniez-d'Olt*

## Chialotter

Vendredi 23 décembre 1983, premier jour des vacances de Noël, mon père m'emmène skier à Brameloup, sur l'Aubrac. La station se trouve à moins d'une heure de route de notre maison de Saint-Geniez-d'Olt, dans l'Aveyron. Papa s'y rend souvent pour son métier : il est animateur sportif. L'hiver, il encadre des stages de ski de fond. Les autres saisons, il s'occupe de volley et de handball.

Nous roulons dans son J5 rouge, un fourgon qu'il a acheté deux ou trois ans plus tôt dans l'intention de le transformer en camping-car. Mais ma mère n'aime pas le camping et il a abandonné ce projet. Il s'est contenté d'améliorer le système d'étagères posées à l'arrière par le précédent propriétaire, un électricien d'Espalion. C'est là qu'il range son matériel de ski, en particulier les petites boîtes de fart aux bouchons colorés. Avant de partir sur une piste, il étale la pâte sur la semelle de ses skis au moyen d'un chalumeau et d'une spatule.

En 1983, les skis de fond sont longs et lourds. Les pratiquants expérimentés ont recours au fartage sur des semelles



lisses, une opération longue et hasardeuse. Les autres, les débutants, ont des skis à écailles, censés avoir une meilleure adhérence mais moins bien glisser.

— Je t'ai pris des skis tout neufs, déclare mon père au volant de son J5. Tu vas te régaler.

Il y a dans sa voix un mélange d'enthousiasme et de prudence. Mes skis, il les emprunte aux stocks de Jeunesse et Sports, son employeur. La pratique est courante, tout le monde fait ça. N'empêche que ce n'est pas officiellement permis. Je suis au courant et je me sens fier. J'ai l'impression d'être son complice dans un acte pirate. Je sais qu'il faudra faire attention à ne pas abîmer les skis.

La banquette avant du J5 dispose de trois places. Je suis installé sur celle de droite, contre la vitre côté passager. Les rares fois où ma mère accepte de monter dans le fourgon, je m'assieds au milieu et ma cuisse touche celle de mon père. Aujourd'hui, j'ai voulu prendre mes aises et la place de droite a quelque chose d'adulte qui, à huit ans, m'enchantait. Mais au fond, le contact de mon père me manque. Je me dis qu'au retour, ou la prochaine fois, je m'installerai au milieu sous un prétexte ou un autre.

Sauf qu'au retour, mon père n'aura aucune envie que nos cuisses se touchent, et qu'il n'y aura pas d'autre fois.

— Tu as vu comme c'est beau, Alexandre? demande-t-il au moment où la route s'élève au-dessus de la vallée du Lot.

Au volant ou sur les pistes, mon père aime me faire admirer le paysage. Il me répète souvent que l'Aubrac possède une géographie unique, avec une flore qu'on ne retrouve qu'en Sibérie. Mon père adore l'Aveyron, où il s'est installé

avec ma mère quand j'avais un an. Il est lui-même originaire du Jura, et se sent chez lui dans ce département rural. Ma mère, née à Lodève, trouve le climat trop froid et les habitants peu communicatifs, sinon franchement hostiles. Elle ne s'est fait aucune amie à Saint-Geniez-d'Olt où mes parents louent une petite maison à la sortie du village. C'est un peu de ma faute : Maman a arrêté de travailler pour s'occuper de moi. Avant que je naisse, mes parents vivaient en région parisienne. Elle était documentaliste dans un collège à Crosne. Mon père a trouvé un poste à Rodez et ils ont déménagé. Ma mère a décidé de s'occuper de mon éducation, parce qu'elle trouve que l'école primaire de Saint-Geniez-d'Olt ne convient pas à mon intelligence particulière. Elle me fait les cours à la maison.

Comme mon père est souvent en stage ou en déplacement, elle passe beaucoup de temps avec moi. Je ne lui facilite pas la tâche : malgré mon intelligence particulière, ou peut-être à cause d'elle, je suis un enfant paresseux, peu enthousiaste et je manque de concentration. Le matin, entre sept heures trente et midi, elle m'aide pour mes leçons et mes exercices. Puis elle allume le poste pour écouter les informations et le Jeu des 1 000 francs pendant qu'elle nous prépare à manger. L'après-midi, c'est d'abord la sieste, puis entre quinze heures trente et dix-huit heures trente, nous reprenons les leçons.

— Je n'ai le temps de rien, se plaint Maman quand mon père rentre le soir. Il est intelligent, mais il est lent. Il le fait exprès. Il ne fait vraiment aucun effort.

L'inspecteur qui est venu me voir en juin dernier a quand

même dit que j'avais « le niveau requis, peut-être même un peu plus ». Installé à la table de la salle à manger pendant qu'il rangeait les feuilles sur lesquelles il m'avait fait passer des tests d'écriture, de calcul et d'histoire, il a demandé à ma mère pourquoi je ne rejoignais pas l'école du village.

— Comme il est du début d'année, il pourrait entrer directement en CM1 en septembre. L'instituteur est quelqu'un de très bien, je vous assure. Et Alexandre a peut-être envie d'aller en classe avec des camarades de son âge, non ?

Il s'est tourné vers moi mais je n'ai pas répondu. Je sais bien que l'école, ce n'est pas pour moi. Les autres enfants sont violents et turbulents. À cause de mon intelligence particulière, je ne pourrais pas m'adapter, et personne d'autre que ma mère n'aurait la force de supporter ma paresse et ma lenteur.

Mais la réponse de ma mère à l'inspecteur m'a surpris.

— Nous y réfléchissons. Pas pour septembre, ce serait trop tôt, mais peut-être pour janvier de l'année prochaine, quand il aura neuf ans. En tout cas, certainement à la rentrée suivante.

Ça a fait comme une explosion dans mon ventre — pareil que ce 22 décembre où, trônant sur la banquette du J5, j'aperçois la première plaque de neige et les forêts de l'Aubrac sous le ciel bleu pur. Papa a mis une cassette dans l'autoradio, et il chante à tue-tête. Il fait le clown et ça me fait rire. En souriant, il me demande :

— Tu es content, Alexandre ?

Bien sûr que je suis content. Je suis heureux. Ma mère m'adore, elle s'occupe très bien de moi malgré mes défauts,

et mon père m’emmène faire du ski comme un grand. Mes parents n’ont plus jamais parlé de m’envoyer à l’école à la rentrée de janvier, mais ce n’est pas très grave. Je ne suis sans doute pas prêt. Dans deux jours, c’est Noël et j’aurai mes cadeaux chez mes grands-parents de Lodève. Le soleil de décembre fait étinceler la neige dans les champs, mon père chantonne au volant, Maman est tranquille à la maison : je pourrais mourir de bonheur.

L’après-midi, sur la piste rouge, je voudrais mourir tout court.

Le fartage des skis prend des heures à mon père. Il cherche en vain la formule idéale. Fart bleu ou fart rouge ? La neige est gelée, mais le soleil ne tardera pas à la faire fondre. Sur le parking, la porte coulissante du fourgon ouverte, il échange ses impressions avec d’autres skieurs. À Brameloup, il est très connu. Sa réputation rejailit un peu sur moi.

— C’est ton fils, Paulo ? Il est grand !

Et puis ils se mettent à discuter. Je m’ennuie un peu — c’est ce que ma mère appelle mon manque de concentration. J’attends. J’ai un peu froid. J’ai déjà fait le tour du parking avec mes nouveaux skis, en faisant bien attention à ne pas les abîmer sur les cailloux et les branches qui dépassent du muret de neige. Je n’ose pas dire à mon père que les chaussures me font mal.

Alors, je demande :

— Je peux prendre des photos, Papa ?

Il relève la tête. Je crois qu’il sourit.

— J’ai presque fini, regarde.